DISCOURS

Prononcé le 25 Janvier 1781;

Par M. le Comte DE TRESSAN, lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'Abbé de Condillac.

MESSIEURS,

LE service de mon Maître m'imposa le devoir, pendant mes belles années, de m'occuper des travaux & des leçons d'Uranie. Admis dans son Temple depuis trente ans, j'y jouissois du bonheur d'écouter ses plus dignes interprètes: vous achevez, Messieurs, d'honorer & d'embellir mes vieux jours, en me recevant dans celui de toutes les Muses; c'est un nouvel honneur pour moi d'y être admis le même jour que l'Auteur, si justement applaudi, d'Hypermenestre, de la Veuve du Malabar, & d'un grand nombre d'Ouvrages couronnés par vos mains & par la voix publique. Mon cœur s'émeut à l'aspect de ce nouveau Lycée; tout m'y rappelle la mémoire chère & facrée de ceux qui protégèrent mon enfance, & qui se plurent toujours à m'éclairer.

Sage Fontenelle, aimable Bussy-Rabutin*, Hénault, Maupertuis, Mairan, la Condamine, vous dont le nom vivra toujours dans le cœur de vos dignes Confrères, c'est à vos leçons, c'est à votre amitié que je dois en partie ce nouvel honneur que je reçois aujourd'hui, & je vous compterai toujours au nombre de mes biensaiteurs.

Que ne dois-je pas aussiau grand Homme que nous avons perdu! Combien de sois, dans mon adolescence, M. de Voltaire ne quitta-t-il pas cette lyre & cette trompette éclatante qui déjà l'immorta-lisoient, pour placer ma jeune & soible main sur une slûte champêtre, ou pour lui apprendre à se servir de la plume d'Hamilton!

Pardonnez, Messieurs, au vieillard que vous faites asseoir près de vous, d'oser vous parler de ses premières années. Mon exemple peut être utile à ceux qui commencent leur carrière avec des dons supérieurs aux talens qu'on

^{*} Evêque de Luçon.

* 324 DISCOURS DE MESSIEURS

m'avoit soupçonnés: puisse cet exemple encourager mes jeunes compatriotes à mériter que deux illustres Compagnies couronnent un jour leurs cheveux blancs!

Les plus puissans secours leur sont offerts des Sciences ne sont plus voilées par ces nuages qui servoient l'orgueil des anciens Philosophes; les Belles-Lettres sont éclairées par les plus heureux travaux, & embellies par un goût épuré. Toutes les portes du Temple des Muses sont ouvertes, & leurs bienfaits se répandent sur ceux qui savent les recueillir.

C'est par vous, Messieurs, qu'elles ont perdu leur ancienne sévérité, & que, sans en être moins honorées, elles sont devenues plus utiles. La Géométrie transcendante, la Muse de l'Histoire, permettent quelquesois aux Grâces de conduire la plume de ce successeur de Newton, qui nous a rendu l'esprit & la narration sublime de Tacite. Souvent aussi, lorsqu'un nouveau Pline souvent aussi, lorsqu'un nouveau Pline souvent eles voiles dont la nature s'enveloppe, elle se pare des sleurs qu'une main sûre sait si bien lui choisir.

Tout favorise aujourd'hui l'émulation de ceux qui veulent acquérir des connoissances ou persectionner leurs talens.

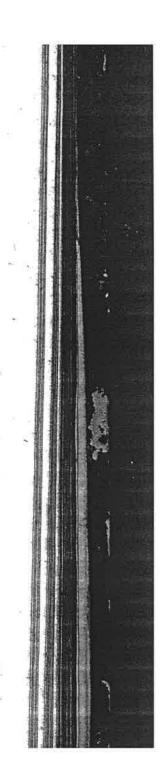
De grands Hommes en ont simplifié les moyens: des théories lumineuses facilitent les progrès des Sciences & des Beaux-Arts; des méthodes sûres leur apprennent à connoître ces théories dans leurs détails les plus intimes, à les bien saisir, à se les approprier.

Le célèbre Académicien auquel j'ai l'honneur de succéder, essaya d'assurer & de diriger la marche de l'esprit humain, en applanissant la route qu'il doit suivre pour s'élever à la contemplation de la vérité.

Je n'entreprendrai point, Messieurs, d'analyser les Ouvrages profonds de M. l'Abbé de Condillac; je ne peux au plus

que les indiquer.

Ce digne Emule de Locke étoit doué de tout ce qui caractérise un grand obfervateur. Laborieux, patient, sachant captiver son génie, il s'étoit convaincu de bonne heure que toute idée isolée, quelque brillante qu'elle soit, ne porte que le trouble & l'erreur dans l'entendement, lorsqu'elle n'est pas liée à l'ordre d'un grand nombre de vérités relatives. Cette liaison intime des idées, leur analogie, leur correspondance mutuelle sur la base inébranlable sur laquelle il appuya ses spéculations méta-



physiques; jamais il ne se se servit d'un mot sans en avoir défini le véritable fens.

Son premier Traité sur les Connoissances humaines devoit commencer nécessairement par une recherche sur l'Origine des Langues; c'est d'après le langage d'action que la nature accorde à presque tous les êtres sensibles, qu'il démontre que les premiers accens de la voix se sont joints aux signes imitatifs pour en augmenter l'expression, & qu'ils se sont modulés & multipliés avec les besoins des hommes; c'est ensuite de ces mêmes besoins qu'il fait naître successivement les Arts & Métiers, & les nouveaux mots qui les représentent & qui les expliquent.

La méthode analytique que M. l'Abbé de Condillac s'étoit formée, lui fit découvrir facilement le peu de folidité de plusieurs différens systèmes. Ce fut en portant la clarté dans leur chaos, qu'il prouva que leurs Auteurs n'avoient travaillé qu'au hasard, & que leurs édifices étoient bâtis sur les mêmes fondemens que l'Astrologie judiciaire, la divination, la magie, erreurs populaires, enfantées par la superstition, l'avide curiosité, l'intérêt personnel, & par

l'amour du merveilleux. C'est avec les fortes armes du raisonnement qu'il combattit la métaphyfique de Descartes, de Spinosa & de Leïbnitz, & qu'il démontra qu'aucune analogie éclairée ne les avoit conduits.

Ce fut dans le Traite des Sensations que M. l'Abbé de Condillac porta le dernier coup au système des idées innées, trop long-temps enseigné dans l'école.

Ne pourroit-on pas comparer les grandes découvertes métaphysiques à celle de quelques îles éparses en des mers inconnues...? Un Navigateur audacieux aperçoit au loin une de ces îles, il la place sur la carte; elle y reste longtemps inconnue, on néglige de la retrouver. Un second Navigateur plus heureux aborde dans cette île, la parcourt, en observe l'intérieur. Un troisième est assez puissant pour s'en emparer, & pour élever un monument dans son centre. Le dernier, qui s'approprie cette île, est un cultivateur laborieux qui la défriche. C'est ainsi que le célèbre axiome d'Aristote qui dit, Que nous ne recevons d'idées que par les sens, fut inutile, ignoré même pendant. une longue suite de siècles dans les

annales de la Philosophie. Le sage Locke s'empara de cette idée & l'agrandit; la plume de l'éloquent Auteur de l'Histoire Naturelle la mit en action dans les jardins d'Eden; M. l'Abbé de Condillac s'en servit pour animer par degrés sa statue.

A l'exemple de Socrate, le Philosophe François savoit faire naître ses propres idées dans l'esprit de ceux qui l'écoutoient; souvent on croyoit produire, lorsqu'on n'étoit qu'entraîné par l'ordre & la progression lumineuse de ses propositions.

Un génie utile à l'Etat *, & si cher à cette Compagnie, sut apprécier le talent supérieur qu'avoit M. l'Abbé de Condillac pour former un grand Prince; il le proposa pour l'éducation de l'Infant

Duc de Parme,

On voit dans les seize volumes qui traitent du cours de cette éducation, quelle est la méthode simple que le sa-

vant instituteur employa.

Dans les quatre premiers, il apprend au jeune Prince à se bien connoître luimême, à se servir du plus simple de tous les moyens pour acquérir de nouC'est après l'avoir ainsi préparé, qu'il lui sait jeter la vue sur toute la suite des siècles; il lui découvre l'origine des sociétés, l'ensance des nations, leurs progrès, leurs premières opinions, les Arts qu'elles ont inventés par degrés, l'élevation de leur puissance, leur politique, leurs sautes, leur décadence.

Ce grand Ouvrage est un traité continuel de philosophie-pratique pour un Souverain: le récit des faits y paroît roujours subordonné à l'explication des causes. Ce n'étoit point un Prince érudit que M. l'Abbé de Condilliac vouloit former; c'étoit un père, c'étoit un maître éclairé sur tous les devoirs respectifs ou généraux de la société, qu'il vouloit donner à ses sujets.

Le Traité de Logique qu'il publia peu de temps avant sa mort, paroît, au pre-mier coup-d'œil, supposer beaucoup de connoissances antérieures dans ses lecteurs; cependant, en sassissant bien ses principes, en s'assujettissant à suivre la marche de ses propositions, on arrive

velles idées, les considérer dans tout leur jour, les apprécier, les fortisser l'une par l'autre, les ranger dans un ordre philosophique, & en tirer des résultats nécessaires.

^{*} M. le Duc de Nivernois.

sans effort à toutes les conclusions de cet Ouvrage; & l'esprit jouit alors de ce calme agréable & trop peu connu, que produit en nous la présence de la vérité.

C'est dans les mains de l'amitié * què M. l'Abbé de Condillac a déposé son dernier Ouvrage. L'Auteur y considère les désauts de presque toutes les Langues vulgaires, comme un obstacle aux progrès de l'entendement; la seule Langue de l'Algèbre lui paroît parfaite: « Ses » signes (dit-il) sont précis; ils naissent » d'une analyse simple; leur analogie » est toujours complette ».

Cette Langue en effet pourroit suffire à sa statue, tant que son cœur & son imagination ne seroient pas encore animés: mais quelle espèce de société pourroitelle former entre des êtres plus sensibles? & ne détruiroit-elle pas tous les charmes de celle dont nous jouissons?

Admirons les esprits transcendans qui s'occupent de ces hautes spéculations; elles perfectionnent le grand art de raisonner. Mais ce qui est géométriquement vrai, n'est pas toujours possible; & la société générale d'ailleurs n'a-t-elle pas

Cenx des Valois qui travaillèrent à restaurer les Lettres, eussent-ils osé croire que la Langue de Ronsard pût devenir assez riche, assez harmonieuse, sous les Bourbons, pour approcher de celle du

des intérêts bien directs à ne pas tout accorder à cet art? Pourquoi se priveroit-elle de jouir & d'apprécier, d'après un sentiment intérieur, ces effets agréables produits en nous par l'éloquence & par l'harmonie? Pourquoi se serviroit-elle d'une Langue qui consterneroit les Grâces, qui glaceroit le génie national? Eh! que pourroit-elle ajouter pour la lumière, la précision, & la beauré des images, au Théaire d'éducation & aux annales de la vertu qu'une nouvelle Muse * nous fait admirer? Chaque Langue a son caractère particulier; c'est au goût, c'est au sentiment à l'enrichir, en-la rendant plus étendue & plus expressive. Les Langues diverses s'appauvriront toujours dans la décadence des Empires, & cette décadence entraîne nécessairement celle des Lettres & des Beaux-Afts: mais combien ne gagnentelles pas dans les siècles éclairés & dans les royaumes florissans!

^{*} Madame la Comtesse de Genlis.

M. de Keralio.

Cygne de Mantoue? Et cependant les dons & les travaux de Palès n'ont rien perdu de leurs charmes sur les lyres enchanteresses du Chantre des Saisons & de notre Virgile François.

C'est par vos heureux travaux, Messieurs; que notre Langue acquiert sans cesse de nouvelles richesses; & le grand Armand avoit prévu vos succès, lorsqu'il fonda cette Académie, l'une des

plus anciennes de l'Europe.

Les Muses commençoient à peine alors à rejeter le clinquant & les vieux atours dont le faux goût les avoit surchargées : dès qu'elles le parèrent des guirlandes immortelles qui leur furent offertes par Malherbe & l'aîné des Corneilles, Richelieu saisit ce moment de leur élever un Temple des mêmes mains qui tenoient les rênes de l'Etat. La politique profonde de ce Ministre lui faisoit craindre que le feu noir & caché de la Ligue ne jetât encore quelques étincelles; ce fut en. éclairant les esprits, en les attachant aux. Lettres, aux Spectacles, aux Beaux-Arts, qu'il réussit à les distraire des idées qui pouvoient leur rappeler un reste de division & de férocité; ce sut ainsi qu'il parvint à leur faire aimer le calme heureux dont jouit un paisible & bon ciDE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 333 toyen. Plus en effet, MESSIEURS, un Etat est tranquille dans son intérieur, plus il est éclairé, & plus il est respectable à ses voisins.

L'un des plus illustres conservateurs des Lois, le Chancelier Seguier, s'occupa de soutenir les progrès naissans de cette Compagnie lorsqu'elle perdit son Fondateur; son nom consacré dans vos fastes, Messieurs, y reparoît toujours

avec la même gloire.

Le grand Roi dont le règne égala celui d'Auguste, & dont les vertus & la majesté surent supérieures à celles de cet Empereur; Louis, frappé du pouvoir que les travaux de cette Compagnie commençoient à prendre sur les esprits, voulut être alors votre seul Protecteur, & transmit cet exemple à ses successeurs.

Pourrions-nous, Messieurs, nous rappeler, fans en être vivement émus, les marques honorables que nos Rois nous ont données fans cesse de leurs bontés? Si parmi les Romains les regards des Sénateurs vertueux furent la récompense d'un citoyen utile, quel esset ceux du Souverain ne doivent-ils pas faire sur des François toujours pas-fionnés pour leurs Rois!

334 DISCOURS DE MESSIEURS

Hélas! nous n'avons vu que l'aurore d'un beau jour; le Ciel n'a fait que nous montrer un Dauphin dont il avoitéclairé l'esprit & formé se cœur! Déjà les trois premières Académies de cette Capitale s'étonnoient de l'entendre parler avec tant de supériorité la Langue qui leur est particulière; elles le voyoient s'occuper de leur travaux ! - Quel juste espoir ne donna-t-il pas à la France! quelle fource éternelle de larmes pour ses anciens serviteurs! Ah! MESSIEURS, je ne sens que trop en ce moment, où la perte la plus cruelle vient de confterner toute l'Europe, qu'il est des douleurs que le temps ne peut calmer ! Hâtons-nous de porter nos regards sur le commencement du règne de notre auguste Maître.

Admirons la jeunesse, l'esprit, & la beauté assises près de lui sur le plus beau trône de l'Univers; elles appellent les Beaux-Arts, elles tempèrent la majesté du souverain pouvoir; elles rendent heureux le digne successeur de Charles V, de Louis XII & de Henri IV. François! lorsque ce Prince, conduit comme le fils d'Ulysse, se plaît à suivre les principes de ces bienfaiteurs de la France; lorsqu'en facrissant un par-

tie de sa splendeur extérieure, il en acquiert une immortelle dans les sastes de la nation; lorsqu'il est persuadé que la vraie gloire consiste moins à faire des conquêtes qu'à conserver l'honneur de sa couronne, la liberté du commerce, celle des nations, sans faire sentir le poids de la guerre à des sujets sidelles; ah! prouvons-lui du moins que de vrais François se sacrisseront toujours pourson service, & que son autel est élevé déjà dans leurs cœurs.

J'ai toujours cru, MESSIEURS, m'unir à vos travaux, en m'occupant à retracer tout ce qui tient aux lois, aux mœurs, aux usages de l'ancienne Chevalerie.

Toujoursanimé pour la gloire de mon Roi & pour celle de la Noblesse Françoise, lorsque les armes sont devenues trop pesantes pour des mains qui les portoient depuis soixante ans, je me suis proposé de mettre en action tout ce qui peut rappeler à nos jeunes guerriers l'ancien esprit de leurs pères; j'ai tâché de peindre avec sorce cette ardeur héroique qui ne laisse voir que des lauriers sur le front hérissé d'une phalange ennemie, ou sur une brèche embrasée, cet honneur épuré qui n'interprète ni

336 DISCOURS DE MESSIEURS n'excuse aucun acte soible ou coupable, cette inébranlable fidélité pour le Souverain auquel on doit sa vie, & pour celle qui peut en assurer le bonheur.

En! quel plus noble & plus doux efpoir en effet peut animer un Chevalier
François, que celui de paroître aux
yeux de son Souverain après une action
brillante, d'être compté dans le nombre
de ceux qui se rendent utiles à l'Etat,
soit par leurs services, soit par leurs
connoissances, & de voir les vertus &
la beauté applaudir à ses succès! Qu'il
se rappelle sans cesse ce passage de Tacite, si honorable pour les anciens
Francs: Les mœurs sont plus chez eux,
dit cet Historien Philosophe, que les
plus sortes lois chez les autres nations.

Mes vœux les plus ardens & les plus tendres sont aujourd'hui remplis, Messieurs: oui, les Guesclins, les Bayards renaîtront parmi nous; nos jeunes Paladins François n'ont point dégénéré de ceux qui furent chantés par la voix harmonieuse du Poëte Ferrarois. Ils ont volé sous les ordres d'un nouveau Renaud; ils ont étonné le Nouveau-Monde par leur audace; ils sont revenus porter aux pieds de Louis, des palmes qui furent inconnues aux Grecs, aux Romains,

que les fleuves de l'ancien continent ne voyent point croître sur leurs bords. Ils volent une seconde sois, ils portent la bannière des lis vers ces rives éloignées... Heureux... heureux le père qui reçoit des mains de son fils un rameau de ces nouvelles palmes, si dignes d'être ensrelacées avec les lauriers de Mahon & de Fontenoy!

RÉPONSE

De M. l'Abbé DELILLE, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours de M. le Comte de Tressan.

Monsieur,

Le tribut d'éloges que vous avez payé à la mémoire de M. l'Abbé de Condillac me dispenseroit de rien ajouter à ce que vous en avez dit, si mon devoir & mon inclination ne m'avertissoient également de jeter aussi quelques sleurs sur son tombeau. Vous ne regrettez qu'un homme de Lettres, & je regrette un Consrère.

Tome VIII.

E